

J. Wells Dixon
Center for constitutional rights
666 Broadway, seventh floor
New York, ny 10012

Maître Dixon,

Je vous envoie ci-joint le récit REDACTED

C'est un court récit dans lequel je n'ai pas mentionné la brutalité, le mauvais traitement et les problèmes de santé me concernant et concernant les autres prisonniers, « les privilèges » et « les articles de confort »... etc.

REDACTED

Bonne réception, et je vous adresse mes salutations les plus cordiales à vous et à toute l'équipe.

Djamel AMEZIANE

P.S. J'aimerais attirer l'attention sur un point concernant cette prison (camp 6). A ma connaissance ce genre de prison est destiné aux peines d'emprisonnement de quelques mois seulement ou à la limite un an, en plus les prisonniers sont sensés mener une vie collective, alors que nous, nous y sommes depuis plus d'un an et cela peut s'étendre à plusieurs années en plus et surtout que nous y menons une vie isolée dans des cachots.

[...]

de côté et me radosse au [...] et me replonge dans mes pensées sombres. On cogne de nouveau à la porte et deux gardes réclament les déchets (trash), ils me demandent, de reculer derrière la ligne noire, ouvrent la trape et me crient d'avancer, prennent le plat et vérifient si tout a été retourné surtout la petite cuillère en plastique. Un jour j'étais très malade au point que je ne pouvais pas me tenir debout pour quelques secondes, assis prêt de la porte, deux gardes sont venus m'apporter mon plat, ils ont cogné à la porte et m'ont crié de me lever et de me mettre derrière la ligne noire, je leur ai dit que je suis très malade et que je ne peux pas me lever et que ma main peut atteindre la trape de la porte et de prendre le plat, ils m'ont crié que c'est le règlement, tu dois obéir sinon tu n'aura pas ton plat, j'ai tenté alors de me lever, ma tête c'est mise à tourner, mes jambes se sont dérobées sous moi et je me suis écroulé par terre, les gardes sont repartis sans me donner à manger, me laissant ainsi sans nourriture, ni médicaments haletant par terre en se rappelant des images que j'ai vu il y a quelques années dans le médias de soldats américains, en Afghanistan et en d'autres pays qui remettent des vivres aux populations

avec des sourires aux lèvres, des soldats qui ébouriffent de leur mains les cheveux des enfants en un geste d'affection, des déclarations de responsables politiques et militaires que leur entrée dans ces pays est d'installer la justice et défendre les droits de l'homme, des déclarations, des slogans et des images qui repassent dans ma tête en me demandant s'il existe une ombre de vérité en eux.

« Je reprends à arpenter ma tombe en trainant les pas, la tête baissée pendant des heures interminables, n'entendant que parfois les bruits des portes qui se referment, les rires des gardes au rez-de-chaussée ou des bribes de leur conversation, ou bien l'appelle d'un prisonnier un autre sous la porte mais que l'écho de l'espace vide du bloc déforme et rend incompréhensible, des prisonniers dont le nombre n'atteint pas la douzaine dans ce bloc alors que [?] la plupart des cachots sont vides, je traîne toujours le pas en me demandant et en essayant d'imaginer à quoi ressemble la vie à l'extérieur; à quoi ressemble un arbre; à quoi ressemble l'herbe; à quoi ressemble un animal, des choses dont je me rappelle les noms mais dont la forme reste un souvenir vague, je m'assieds sur le lit, les coudes sur les genoux, la tête appuyée sur les mains, les yeux fermés essayant encore d'imaginer à quoi ressemble la vie à l'extérieur de ce cimetière souterrain, je m'allonge sur le lit et me couvre d'une couverture sur mes pieds et mes mains commencent à geler à cause de l'air froid pénétrant par la bouche de climatisation centrale de jour comme de nuit, un froid pénétrant dans les os, « une journée interminable, un ennui tuant, une solitude déprimante, un isolement total, des jours qui se suivent et se ressemblent. »

Il est cinq heures et demi du soir, la porte principale de bloc s'ouvre, un cri de soulagement s'élève, l'équipe des gardes de nuit est arrivée prendre la relève et celle du jour peut finalement quitter. Une nouvelle nuit commence à la prison du camp six de la baie de Guantánamo. Alors que dans le monde des vivants, le levé et le couché du soleil marque le début du jour et le début de la nuit, dans ce cimetière souterrain des mort-vivants, le jour et la nuit sont annoncés par le cri de soulagement des gardes.

À quelques milliers de kilomètres d'ici, au Nord et toujours sur le côté Est, la statue de la Liberté. Liberté, qui autrefois a combattu pour le droit et la dignité humaine. La statue de la Liberté qui, dressée depuis des décennies, la tête haute en lançant un regard de fierté au monde à l'autre côté de l'Atlantique, ne supportant plus de garder la tête haute et ne pouvant pas la baisser de honte, porte maintenant un regard d'une envie ardente de retourner au bercail.

Djamel AMEZIANE

ISN- 310

UNCLASSIFIED

J. Wells Dixon

Center for constitutional rights
666 Broadway, seventh floor,
New York, NY 10012

Maître Dixon,

je vous envoie ci-joint le récit

REDACTED

c'est un court récit dans lequel je n'ai pas mentionné la brutalité, le mauvais traitement et les problèmes de santé me concernant et concernant les ~~autres~~ autres prisonniers, "les privilèges" et "les articles de confort" etc.

REDACTED

~~Bonne réception, et je vous adresse mes salutations les plus cordiales à vous~~
et à toute l'équipe.

UNCLASSIFIED

Djamel AMELANE

P.S. j'aimerais attirer l'attention sur un point concernant cette prison (camp 6).

A ma connaissance ce genre de prisons est destiné aux peines d'emprisonnement de quelques mois seulement ou à la limite un an, en plus les prisonniers sont censés mener une vie collective, alors que nous, nous y sommes depuis plus d'un an et cela peut s'étendre à plusieurs années en plus et surtout que nous y menons une vie isolée dans des cachots.

de côté et ~~se~~ me radosse au **UNCLASSIFIED** ~~et~~ m'immerge dans mes pensées
sombres. On cogne de nouveau à la porte et deux gardes
éclament les déchets (trash), ils me demandent de reculer derrière
la ligne noire, ouvrent la trape et me orient d'avancer, prennent le
plat et vérifient si tout a été retourné surtout la petite cuillère
en plastique. Un jour j'étais très malade au point que je
ne pouvais me tenir debout pour quelques secondes, assis près
de la porte, deux gardes sont venus m'apporter mon plat, ils
ont cogné à la porte et m'ont crié de me lever et de me mettre
derrière la ligne noire, je leur ai dit que je suis très malade
et que je ne peux pas me lever et que ma main peut atteindre la
trape pour de la porte et de prendre le plat, ils m'ont crié que c'est le
règlement, tu dois obéir sinon tu n'aura pas ton plat, j'ai tenté
alors de me lever, ma tête c'est mise à tourner, mes jambes se sont
derobées sous moi et je me suis écroulé par terre, les gardes sont repar-
tis sans me donner à manger, ne laissant ainsi sans nourriture, ni
médicaments haletant par terre en se rappelant des images que j'ai
vus il ya quelques années dans les médias de soldats américains, en
Afghanistan et en d'autres pays qui remettent des vivres aux populations
avec des sourires aux lèvres, des soldats qui ébouriffent de leur mains les
cheveux des enfants en un geste d'affection, des déclarations de
responsables politiques et militaires que leur entrée dans ces pays est
d'installer la justice et défendre les droits de l'homme, des déclarations
les slogans et des images qui repassent dans ma tête en me
demandant s'il existe une ombre de vérité en eux.

Je reprends à arpenter ma tombe **UNCLASSIFIED** traînant les pas, la tête baissée

UNCLASSIFIED

pendant pendant des heures interminables, n'entendant que parfois le bruit des portes qui se ferment, les rires des guards au rez-de-chaussée ou des bribes de leur conversation, ou bien l'appelle d'un prisonnier un autre sous la porte mais que l'écho de l'espace vide du bloc déforme et rend incompréhensible, des prisonniers dont le nombre n'atteint pas la douzaine dans ce bloc de bloc que la plupart des cachots sont vides, je traverse toujours le pas en ne demandant et en essayant d'imaginer à quoi ressemble la vie à l'extérieur; à quoi ressemble un arbre; à quoi ressemble l'herbe; à quoi ressemble un animal, des choses dont je me rappelle les noms mais dont la forme reste un souvenir vague, je m'assois sur le lit, les coudes sur les genoux, la tête appuyée sur les mains, les yeux fermés essayant encore d'imaginer à quoi ressemble la vie à l'extérieur de ce cimetière souterrain, je m'allonge sur le lit et me couvre d'une couverture car mes pieds et mes mains commencent à geler à cause de l'air froid pénétrant par la bouche de climatisation centrale de jour comme de nuit; un froid pénétrant dans les os, une journée interminable, un ennui tuant, une solitude déprimante, un isolement total, des jours qui se suivent et se ressemblent.

Il est cinq heures et demi du soir, la porte principale du bloc s'ouvre, un cri de soulagement s'élève, l'équipe des guards de nuit est arrivée prendre la relève et celle du jour finit finalement quitter. Une nouvelle nuit commence à la prison du camp six de la baie de Guantánamo. Alors que dans le monde des vivants, le lever et le coucher du soleil marquent le début du jour et le début de la nuit, dans ce cimetière souterrain des mort-vivants, jour et la nuit sont annulés par le cri de soulagement des guards.

quelques milliers de kilomètres d'ici, au Nord et toujours sur la côte Est, la statue de la liberté. Liberté qui, autrefois a combattu pour le droit et la dignité humaine. La statue de la liberté qui, dressée depuis des décennies, la tête haute en lançant un regard de fierté au monde de notre côté de l'Atlantique, ne supportant plus de garder la tête haute et ne pouvant la baisser de honte, porte maintenant un regard d'une envie ardente de retourner au bercail.

UNCLASSIFIED

AUTHORIZED BY JTF GTMO, JDG FOR ISN

100310

Djamel AMEZIANE

TOTAL P.05